

qu'il avait rencontré Marie-Thérèse. Le couple n'eut pas d'enfants. Pendant la guerre, Emmanuel avait souffert d'une blessure par balle qui lui interdisait d'être père.

La baronne compensait cette lacune par son amour pour les petits des Marolles. « Chez elle, on était toujours bien accueilli. Ce n'était pas réservé aux gens riches, savez-vous », témoigne Josée De Staercke, sa femme de ménage flamande qui a aujourd'hui près de quatre-vingt-dix ans. « La baronne était marraine de baptême de vingt, trente enfants des Marolles. Et quand ils faisaient leur communion solennelle, ils étaient reçus chez elle, à la maison. Elle s'occupait des habits de fête et des cadeaux. »

Il est probable que l'évêché ait soutenu Marie-Thérèse van der Elst parce qu'elle assurait un contrepoids chrétien à la prestigieuse Maison du Peuple socialiste qui se situait de l'autre côté des Marolles. Mais le clergé n'eut jamais prise sur la baronne. Elle pouvait soudain se montrer très cassante. En 1943, au cours d'une causerie destinée à des candidats prêtres, elle fit une analyse assassine de l'action boiteuse et hypocrite de l'Église catholique dans les Marolles.

Des religieuses hypocrites

Lorsque, en 1935, la revue *La Tribune juive* mena une enquête concernant la foi des Juifs d'Europe centrale dans l'agglomération bruxelloise, elle obtint les résultats suivants : orthodoxes 11,7 %, croyants du rite libéral 39,6 %, semi-athées 41 %, libres-penseurs 7,7 %. Cela n'aurait pas été différent pour les Juifs dans les Marolles. C'est une transposition audacieuse, mais les mêmes proportions valent probablement *mutatis mutandis* pour le catholicisme des Marolliens autochtones. Bien que le quartier abonde en églises et en couvents, la population n'était guère de tempérament religieux. Exactement comme c'était le cas des Juifs, en pratique, dans les Marolles. Les catholiques étaient aussi pour moitié « semi-athées » et pour moitié « libres-penseurs ». Deux malédictions pour l'Église catholique. Parce que, à l'opposé du judaïsme, le catholicisme n'est pas pluraliste. Mais cela pourrait venir.

La baronne était particulièrement amère en ce qui concerne l'hypocrisie des nonnes de Saint-Vincent de Paul, qui s'installaient avec un visage angélique au fond de l'église, pour contrôler si les nécessiteux auxquels elles remettaient occasionnellement un pain venaient à la messe. « Je me méfie des statistiques que certaines paroisses bruxelloises établissent à propos de la pratique religieuse. Parce qu'avant la guerre, cette pratique dominicale était uniquement due au fait que des bons pour des vivres ou des vêtements étaient distribués », grinçait la baronne dans sa causerie. Elle se plaignait aussi que l'aide à certaines familles fût supprimée parce que, pour des raisons pratiques, elles envoyaient leurs enfants à l'enseignement officiel, « qui était

d'ailleurs meilleur que l'enseignement libre (catholique). » « J'ai même entendu, écrivait en 1943 la baronne indignée, que nous ne devons nous occuper que des catholiques et que nous devons orienter les autres patients vers l'Assistance publique. Parce que ces gens ne sont pas intéressants. » Il n'était pas évident pour l'Église catholique d'accueillir les mères juives à l'Entraide catholique. D'après la baronne, dans les Marolles, les prêtres avaient perdu tout contact avec les pauvres et avec la masse populaire. Les oreilles des séminaristes surprotégés doivent avoir fameusement tinté après ces sévères déclarations.

Parfois, la baronne se mettait dans une telle colère que les vitres de son petit bureau se mettaient à vibrer. Mais à côté de cela, elle pouvait parfois galvaniser les gens. Les dernières collaboratrices qu'elle avait elle-même engagées avant de prendre sa retraite en furent les témoins. C'étaient alors de jeunes femmes qui n'avaient plus guère de contact avec l'engagement catholique. Après vingt-cinq ans, lorsqu'elles bavardent autour de la table, dans la cave, elles parlent toujours avec respect et tendresse de la vieille baronne excentrique.

Dans ces caves se trouvent encore les énormes chaudrons dans lesquels on préparait la soupe pour les pauvres, pendant les années de famine 40 et 41. Elles sont devenues le mess pour le personnel et, dans les chaudrons, on ne prépare même plus le thé. Dans un coin, on découvre la petite chapelle privée où la baronne se retirait parfois pour prier. Ses amis athées le disent parfois avec une pointe de compassion : « Vraiment, cette femme était presque une sainte. »

En compagnie du directeur actuel Verstraeten, j'ai pu fouiner dans la correspondance de la baronne. En dehors de sa causerie aux séminaristes, elle n'a pas laissé grand-chose concernant son activité à l'Entraide. Tout au plus quelques brochures et quelques coupures de journaux. Pas de bulletins de victoire, pas de grands projets. Van der Elst était plus une réalisatrice qu'une écrivaine. Même le texte de sa sévère causerie est perdu dans sa correspondance administrative des années 50. Des photos se trouvent dans un petit classeur, sans aucun ordre.

Pendant la guerre, la baronne mobilisait pour l'Entraide tous ceux qui l'approchaient. Elle parvenait même à convaincre des professeurs et des spécialistes de l'Université Libre de Bruxelles d'assurer des consultations chez elle. De jeunes femmes de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie étaient moralement obligées de se mettre au travail. « Nous allions là-bas distribuer de la soupe. Ou nous apportions du charbon à des gens qui n'avaient plus la possibilité de se chauffer », raconte madame de la Vallée-Poussin, une bénévole de l'époque. « Et toujours à pied. Les autos ne circulaient plus. Tonnerre, quelles distances avons-nous parcourues avec un sac de charbon dans chaque main ! Des kilomètres. Des jeunes filles de notre rang n'étaient pas encouragées par leur famille à aller travailler, même pas à aller étudier. Moi, je voulais bien et c'est pour cela que je me suis présentée. Mais je n'étais évidemment pas du tout habituée à ce genre de travail. »